

# LA PRODUCTION DE L'ESPACE URBAIN A ROUEN: MISE EN MOTS DE LA VILLE URBANISEE<sup>1</sup>

## DE L'ESPACE URBANISE AU TERRITOIRE

La ville est l'expression spatiale d'une complexité sociale, qui ne peut se comprendre que comme processus, comme une entité construite en permanence dont on ne peut approcher la spécificité si on la considère comme une donnée acquise. Elle est espace social avant d'être spécifiquement espace urbain et, en tant que tel, fait preuve d'une *épaisseur* socio-spatiale (Castells M., 1981 : 277) car s'y trouvent conjointement « ...les formes urbaines déjà existantes, produit historique accumulé et combiné socialement » et « *La charge symbolique propre aux formes spatiales...* ». Ceci posé, avec la mesure sociologique que nous donnons à l'urbanisation<sup>2</sup>, cette épaisseur est le produit, dans un lieu de ville donné<sup>3</sup> d'un processus de concentration et de mise en réseau d'espaces spécialisés, permettant au citadin de se trouver en situation d'interagir socialement, de socialiser, de se socialiser. Le terme d'espace, appliqué à la sociolinguistique, rend compte du potentiel langagier d'une situation urbanisée dans la mesure où, entre autres, il « ...ne peut plus être analysé comme le simple support des relations. Il est lui même engagé dans le processus langagier et socioculturel qui gère et ménage liens et conflits. » (Ostrowetsky S., 1996 : 14).

Au-delà de l'épaisseur remarquable de chaque ville urbanisée, il convient de cerner, d'un point de vue sociolinguistique, ce qui en fait la singularité objectivable. À partir d'une réflexion globale sur l'inadéquation du concept de communauté linguistique appliqué à la ville en tant qu'entité, Louis-Jean Calvet (1994 : 114-130) pose et décrit la communauté sociale comme étant établie sur quatre facteurs :

- 1) le lieu dans la mesure de la détermination géographique,
- 2) le temps parce que la diachronie façonne l'espace urbain différemment suivant le moment envisagé,
- 3) l'action car une communauté sociale urbaine n'est pas la somme des locuteurs de la ville mais davantage « *constituée par des relations, des conflits, des convergences ou des divergences, elle constitue une unité structurale.* » (Ibid. : 128), et
- 4) l'habitus dans la mesure où appartenir à cette communauté implique le partage des normes, des attitudes, un rapport à la langue.

Ces quatre facteurs ne sont pas nommément hiérarchisés mais la détermination 'géographique' ou spatiale fait évidemment écho au concept d'habitus. C'est par la relation entre les deux capacités inhérentes à l'habitus (Bourdieu P., 1979 : 190), production et différenciation/appréciation des pratiques que « ...se constitue le monde social représenté, ... » ; c'est de même par cette relation appliquée à la langue que se constitue un espace urbain pluridimensionnel comme autant d'éléments de différenciation sociolinguistiques.

De fait, une ville urbanisée est une communauté sociale parce qu'elle répond aux quatre facteurs de la définition. Plus encore, pour comprendre le brassage inter ou intra linguistique que la pertinence de chacun d'eux suppose et prédit, il faut poser, par analogie avec la définition du processus d'urbanisation<sup>4</sup> fondé sur l'appropriation des espaces de déplacement réel ou

---

<sup>1</sup> Thierry Bulot, UPRESA CNRS 6065 Dynamiques Sociolinguistiques/ Université de Rouen (France).

<sup>2</sup> Voir Bulot T. et Tsekos N., ici même

<sup>3</sup> Qu'il s'agisse des espaces constitués par les formes socio-spatiales où les territoires produits en discours.

<sup>4</sup> Gabriel Mannes (1991 : 23), pour les villes africaines où le rapport aux langues est de fait interethnique, fait état d'une urbanisation linguistique dont on peut retenir qu'elle résulte de processus attestant de : « *la structuration de la masse cosmopolite des usagers du parler urbain en une communauté citadine où la langue redevient un moyen d'identification et de catégorisation* ». Dès le moment où la communauté est constituée ou perçue comme telle, dès lors que la matrice discursive pose le monolinguisme comme inhérent à tout communauté urbaine, l'identification et la catégorisation ne relèvent plus que du seul processus d'axiologisation.

symbolique, la dimension linguistique de ce mécanisme de mise en relation. La conséquence émergente de l'urbanisation est la structuration non seulement de la vie quotidienne (les parcours, les déplacements, les lieux interdits ou tabous, les lieux d'échanges, de cultures,...) mais aussi des discours, au travers d'une *mobilité linguistique urbaine* (car la ville brasse et recompose potentiellement toujours cette configuration : qui parle et comment ? Quand et où ? Pourquoi ?) mettant en contact temporellement et spatialement différencié des groupes urbains posés comme distincts par les acteurs de la mobilité spatiale.

La mise en mots de l'urbanisation est celle des fractures, celle de dynamiques contradictoires et concomitantes posant des limites et frontières (imaginaires ou fondées sur une part observable de réel) structurant les intentions comportementales du citoyen. L'altérité urbanisée est le produit de la mobilité : c'est la perception de l'autre par ses usages socio-langagiers qui produit, en discours, des lieux de contacts, voire de conflits ou de stigmatisation. L'urbanisation linguistique dans une ville urbanisée est aussi un procès socio-langagier d'appropriation de l'espace urbain en tant qu'espace et territoire social.

#### LA VILLE URBANISÉE COMME TERRITOIRE : L'ÉPAISSEUR IDENTITAIRE

Dans cette perspective, l'appropriation 'sociale' de l'espace urbain relève d'un autre processus qui permet d'affiner encore ce qu'est une communauté sociale urbaine : la territorialité en tant que produit de la (re)construction permanente de ce qui environne l'acteur social, matériellement et dans ses représentations (Tizon P., 1996 : 21). Il est vrai que les concepts de *territoire* et de *territorialité* ne relèvent pas immédiatement d'une approche langagière ; nous les empruntons ici nommément à la géographie sociale qui en conçoit avec pertinence la valeur identitaire et le rapport aux représentations : « ...l'espace vécu est aussi espace social. À ce titre, il revêt une intelligibilité pour les groupes plus ou moins homogènes qui l'occupent et le produisent » (Di Meo G., 1990 : 13). De quelle nature est cette intelligibilité, de cette activité autant identitaire qu'identificatoire ? Yves Barel (1984) propose de considérer le territoire comme lieu pertinent d'action du sujet où notamment il doit pouvoir éprouver, légitimement ou non, que ce lieu donne sens à son existence et, sans que cela soit exhaustif, comme espace social car perçu dans la différence par le traçage de limites floues, voire contradictoires. Si ces mêmes limites sont différemment appréciées et, de fait, changeantes, elles sont traces spatiales, et, en l'occurrence, linguistiques, des conflits et tensions, des liens réels ou imaginés entre différents groupes urbains qui se posent alors dans une territorialité plus locative que sociale.

Dans les faits, la mise en mots de l'espace urbanisé relève d'une double détermination conceptuelle : celle du *territoire* en tant qu'aire de proxémie liée aux parcours, aux lieux de vie, de sociabilité d'une part et celle de *territorialité* considérée comme la représentation de ce même territoire d'autre part. La question posée au terrain (en l'occurrence urbain) est de savoir s'il y a juxtaposition, coïncidence entre deux univers représentationnels, entre un lieu tel qu'il est dit et parlé, et les représentations de la langue à l'aune de ses variations sociolinguistiques. En effet, à l'écoute (spontanée ou provoquée) d'un même énoncé réalisé différemment<sup>5</sup>, les locuteurs de la ville urbanisée vont disposer, hiérarchiser, évaluer, et finalement **normaliser l'espace urbain en fonction de leur représentation normative du parler d'autrui** ; c'est à dire passer d'un espace perçu/vécu dans et par ses marqueurs langagiers à l'espace objectivé et normalisé. Cette aptitude « à situer les énoncés les uns par rapport aux autres et à percevoir le jeu interactionnel des uns avec les autres » (Peytard J., 1990 : 21) relève d'un jeu complexe de catégorisation, de hiérarchisation, en un mot d'évaluation sociale en tant que procès discursif dépassant le sujet d'énonciation.

Ce qui nous intéresse dans le mécanisme de l'urbanisation, ce sont bien la langue et les attitudes : elles sont des éléments indissociables du processus identitaire urbain. C'est pourquoi, nous pensons qu'il convient d'envisager ce qu'elles sont de catégorisation du réel : dire la ville par

---

<sup>5</sup> Cette écoute est spontanée lorsqu'elle résulte des rencontres faites par tout locuteur au gré des différents moments et provoquée lorsqu'elle procède d'une activité de recherche : elle a là valeur d'échantillon verbal construit par rapport à des hypothèses.

ses parlars, en organiser l'activité glottogénique, c'est l'organiser socialement et spatialement. Ainsi, une ville urbanisée est un lieu où la territorialité, alors linguistique ou perçue comme telle, s'exprime au travers de la perception des variations sociolinguistiques. Dès lors qu'elle unifie, la ville produit à son tour de l'identité, ou davantage de l'épaisseur identitaire : le discours épilinguistique rend compte tant des formes langagières déjà existantes, déjà socialement organisées que du statut symbolique accordé à chacune d'elles dans l'espace social ainsi constitué.

#### DE L'ESPACE ET DES LANGUES A ROUEN : QUEL MODELE ?

A Rouen, les deux rives de la Seine s'opposent fortement. Les discours mais aussi les comportements et de fait les stéréotypes de tous ordres semblent le confirmer. Le non-Rouennais apprend très vite des Rouennais eux-mêmes, et plus largement de ceux qui pratiquent cet espace, que la rive droite n'est surtout pas identique à la rive gauche (Bulot T., 1998a). Il faut noter que l'antagonisme entre les deux rives de la Seine n'est pas seulement rouennais ; l'expression couramment entendue « de l'autre côté de l'eau » reflète une part de mépris venant des habitants du plateau cauchois (sur la rive droite du fleuve) envers d'abord ceux de la vallée de la Seine et plus globalement de l'ensemble de la rive gauche. En fait les catégorisations tournent toujours au désavantage de la rive gauche au mépris d'autres considérations qui pourraient les contredire.

La Seine demeure une frontière symbolique presque infranchissable entre les nantis et les autres ; elle signale des comportements dits différents, des modes de vie dits particuliers et au final une façon de parler dite tout à fait spécifique, car attribuée à la rive gauche de la ville. Les deux rives s'opposent en discours sur une distinction forte posant la banlieue sur la rive gauche et le centre ville sur la rive droite sur fond de ségrégation sociale remarquable<sup>6</sup>. Il est, d'une part vrai que le centre ville est surtout rive droite et bien peu rive gauche mais, d'autre part Rouen possède une banlieue indifféremment répartie : les communes limitrophes en relevant sont de l'une et de l'autre rive. Pourtant, ce qui domine effectivement le stéréotype sur la ville et son espace est une structuration à tendance dyadique.

La situation sociolinguistique de l'agglomération rouennaise n'est pas autrement spécifique des autres villes industrielles françaises : quelques communautés parmi celles issues de l'immigration cristallisent la présence d'une population perçue encore comme étrangère quel que soit son niveau d'intégration. Il faut noter qu'au dernier recensement de 1990, la population étrangère ne comptait que 4,8% de la population totale et que les lieux de densité forte n'excédaient jamais 12%. Les communautés les plus nombreuses (les Maghrébins, les Africains et les Portugais) sont pratiquement absents des communes des plateaux Nord et Est ainsi que dans les communes urbaines de l'agglomération ; elles se situent plus dans les grands ensembles et les quartiers d'habitats anciens (Granier G., 1991 : 40). Sont nettement perçues<sup>7</sup> à Rouen, les communautés immigrées d'Afrique noire et maghrébine. De fait, l'une et l'autre diffèrent parce que les enjeux linguistiques ne sont pas identiques : la première communauté est très nettement plurilingue, et les langues qu'on y emploie sont celles des ethnies d'origine. Dans tous les cas, il est intéressant d'y constater la diversité des faits de transmission des langues entre générations : la langue du pays d'accueil - le français - tient une part différenciée entre groupes ethniques dans la mesure d'abord de son statut sociolinguistique tant initial (lié au pays d'origine) que local (lié à la situation régionale), ensuite de son prestige et enfin, du facteur de mobilité sociale qu'il demeure<sup>8</sup> dans nombre de pays d'Afrique noire. La seconde communauté relève d'une situation autrement plus tendue voire conflictuelle : les jeunes issus de cette immigration sont dans un contexte social très incertain : ils cherchent à se construire une identité évidemment difficile, fragilisée, sur un territoire plus affectif que réel (Méliani F., 1996).

---

<sup>6</sup> D'après une étude récente de Gilles Lajoie, (1998) Rouen, sur fond de disposition en rives, est la ville de France qui possède le plus haut taux de ségrégation sociale.

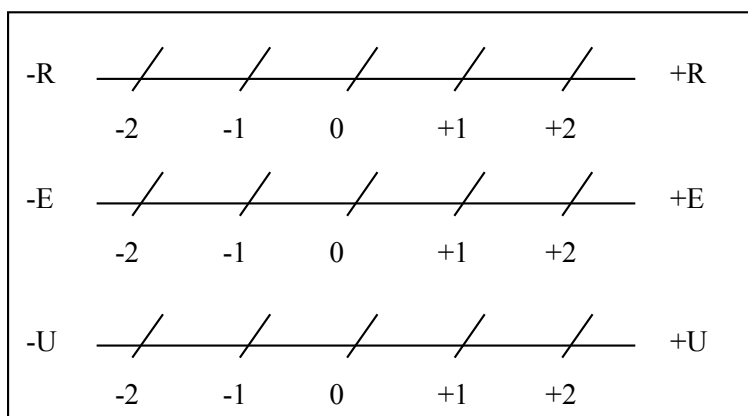
<sup>7</sup> Cela n'exclut pas la présence d'autres communautés plus anciennes ou plus récentes liées à l'histoire de la ville.

<sup>8</sup> Il faut pour cela voir l'article de Claude Caitucoli et Fabienne Leconte (1998).

Pour les formes perçues sans marquage ethnique, la situation perceptible est la suivante : coexistent, pour Rouen et son agglomération, une variété légitime, un *français régional normé*, qui se confond, pour ses locuteurs, avec la forme standard, et une variété dévalorisée, un *français régional stigmatisé* relevant pour partie du continuum normando-picard<sup>9</sup>, variété qui relève en fait d'un *sociolecte dévalorisé*, car communément attribué aux strates sociales infériorisées, mais par ailleurs reconnu comme la forme rouennaise, *l'accent* ou *le parler de Rouen*.

Ces éléments sont réunis en un modèle opératoire des pratiques langagières à Rouen qui tient compte autant des pratiques linguistiques que des représentations caractérisant les différentes formes de parler rouennais sur trois axes : **régional** pour marquer ou non (+R/-R) le substrat dialectal du français local, **ethnique** pour rendre compte des façons de parler le français avec un accent perçu ou non (+E/-E) comme exogène, et **urbain** pour affirmer la singularité du lieu de ville et spécifiquement sa proximité du centre ou de son éloignement (+U/-U).

**Encadré 1 : le modèle des pratiques langagières rouennaises**



Le modèle permet d'abord de positionner sur un continuum langagier l'hétérogénéité linguistique constitutive de toute communauté sociale urbaine. Elle n'échappe certes pas aux différents types de variations mais l'espace urbain envisagé comme espace énonciatif (Baggioni D., 1994) rouennais ainsi modélisé rend plus généralement compte de trois constantes (en interaction permanente) de la production de tout espace langagier : la rencontre du même (et corollairement sa mise à distance), la rencontre de l'autre (perçu comme étranger) et la rencontre d'un lieu de ville.

Plus précisément, ce modèle attitudinal sert de cadre à la différenciation des formes locales susceptibles d'être objet d'évaluation pour l'enquête : il sert à situer le matériel sonore élaboré pour faire produire les attitudes langagières<sup>10</sup>. Dans ce contexte étroit, la forme rouennaise de français régional normé relève ainsi des valeurs R-2/ de E-2 à E -1/ U2, la forme rouennaise de français régional commun/ courant est représentée par R0/E-2/U2), la forme stigmatisée est R0 à R1/de E-1 à E0/U1 et enfin les formes issues de l'immigration relèvent de la série de valeurs R-1/E2/U0.

LE PARLER DE ROUEN : LE QUESTIONNEMENT

L'enquête sur le parler rouennais<sup>11</sup> s'est organisée autour de l'hypothèse que l'évaluation sociale du parler urbain, voire de ses variantes (c'est à dire sa mise en mots par les locuteurs eux-mêmes)

<sup>9</sup> Pensons aux prononciations des formes régionales de *A Rouen* /arwan/ ou *elle est partie* /aléparti/ qui en relèvent et ne sont pas nécessairement perçues comme telles.

<sup>10</sup> Nous avons ici même exposé la distinction faite par Nicolas Tsekos (1996b : 27-28) entre *attitudes linguistiques* et *attitudes langagières*. Pour rappel, par l'emploi du terme langagier, il s'agit de recueillir les attitudes ayant pour objet les usages langagiers en tant que marqueurs d'une catégorisation du réel.

<sup>11</sup> D'un point de vue linguistique, et tel que nous avons choisi de singulariser les formes, le parler urbain rouennais relève davantage d'un faisceau de formes de français substandard (Manno G., 1995). Cependant, le français régional est tout aussi porteur des attitudes langagières ; les locuteurs confondent dans leur perception les variations diatopiques et diastratiques, et comme bien souvent, la stéréotypication a pour effet de projeter le premier sur le second.

participe à la production des formations socio-spatiales (Di Méo, G., 1990) de la ville. L'enquête épilinguistique doit alors rendre compte des attitudes langagières portant sur les pratiques, elles aussi langagières, normées ou stigmatisées d'autrui, qu'il soit question (pour reprendre la conceptualisation du territoire issue de la géographie sociale) de pratiques effectivement **perçues** ou seulement **représentées**. En d'autres termes, il s'agit de prendre la mesure de la mise en mots des lieux<sup>12</sup> corrélée à l'espace, au temps et au changement social de sous-communautés urbaines, de groupes **posés en discours comme distincts** mais potentiellement identiques car liés dialectiquement à un second processus : l'identification à ce même lieu en fonction des discours tenus sur le parler de l'autre<sup>13</sup>.

Le recueil des données a connu deux moments hiérarchisés (Bulot T., 1999b), le premier qualitatif et le second quantitatif : en effet, il a d'abord fallu conduire des entretiens valant pour une pré-enquête. Elle était destinée à faire produire des items qualifiants (Tsekos N., Bulot T., Große S., 1996) par des locuteurs-témoins, de sorte que nous puissions confronter ces catégorisations issues du terrain avec les catégorisations empiriques des chercheurs<sup>14</sup>. Ensuite, un questionnaire écrit a été proposé à un second groupe de locuteurs pareillement échantillonnés ; il leur a été demandé de se positionner par rapport à ces items sur une échelle évaluative. Sur les deux instants, le procédé a été identique<sup>15</sup> avec deux jeux de bandes : nous avons fait écouter aux enquêtés des échantillons verbaux préenregistrés auprès de témoins représentatifs, distincts pour chacun des deux moments, et à chaque fois différenciés par des éléments linguistiques uniquement<sup>16</sup>. Le questionnement s'organise autour d'axes d'évaluation sur par exemple l'appréciation de l'accent, des différentes dimensions de l'identité (locative, professionnelle, communicationnelle, émotionnelle...).

### ***La part qualitative : les entretiens***

Pour les entretiens, ont été retenues de personnes jeunes (entre 18 et 35 ans au maximum<sup>17</sup>) devant avoir un niveau d'études homogène (Terminale/ Baccalauréat +1 année universitaire), ne pas être dialectophones, devant être francophones, natifs et résidant l'une des deux rives de Rouen. L'idée qui sous-tendait cet échantillonnage a été de sélectionner des locuteurs théoriquement en relative **sécurité formelle** par rapport à la variété régionale de français mais en éventuelle **insécurité statutaire** dans la mesure où ils ne reconnaissent pas à cette variété un statut valorisant. Les entretiens ont été menés à la suite de l'écoute de bandes préenregistrées relevant d'un continuum linguistique large entre :

- 1) une variété française extra-régionale (*i.e.* autre que normande),
- 2) une variété française régionale mais non rouennaise,
- 3) une variété française régionale rouennaise (où se retrouvent les régionalismes ordinairement reconnus) et enfin
- 4) une variété française régionale rouennaise reprenant les formes attribuées au rouennais populaire.

### ***Encadré 2 : Texte lu/entendu (entretiens)***

<sup>12</sup> En ce milieu urbanisé généralement caractérisé par la valorisation de la mobilité spatiale (Rémy J., Voyé L., 1992).

<sup>13</sup> Il faut notamment rappeler que l'identité n'est pas statique : le rapport à l'espace fait sens parce qu'il est un des éléments de différenciation, mais n'est pas à l'évidence exclusif d'autres déterminations identitaires.

<sup>14</sup> Par exemple, l'item 'choquant' ne fait *a priori* partie des termes que nous pensions faire évaluer. Il est de même pour 'garagiste', 'syndicaliste', 'communiste' qui, pour aussi révélateurs qu'ils soient des fonctionnements sociaux de la langue, ne correspondaient pas à notre pratique spontanée de recherche.

<sup>15</sup> Il s'agit là du **paradigme d'évaluation du locuteur** introduit par W.E. Lambert (1967) qui consiste à faire écouter aux enquêtés des échantillons verbaux différenciés par des éléments linguistiques uniquement. Deux processus sont alors en cours a) l'**identification** d'un locuteur comme appartenant à un groupe et b) l'**élicitation** de stéréotypes sur ce même groupe.

<sup>16</sup> Le premier moment comporte quatre bandes d'un même texte lu par quatre personnes différentes ; le second, plus complexe, comprend dans l'ordre les mêmes 'exercices' : un dialogue joué, un texte bref lu et une série d'items phrastiques oralisés par six personnes différentes.

<sup>17</sup> Plus de 80% des personnes enquêtées ont entre 18 et 23 ans.

Voici le texte enregistré. Les parties en gras sont celles où sont attendues les diverses réalisations :

*Agnès Malandain et ses camarades de Rouen se sont rendus hier soir à l'établissement pénitentiaire. La sécurité les a reçus dans le bureau des gardes qui se sont présentés l'un après l'autre. Agnès a assuré au syndicat des gardiens tout son appui. Quelle que soit la décision de la ville de Rouen concernant le licenciement d'une partie du personnel, la prison survivra à la crise.*

Le texte enregistré (Encadré 2) rassemble des indicateurs potentiels du rouennais destinés à compléter, voire à confirmer la liste des indicateurs déjà connus comme, entre autres : l'amuissement de phonèmes finaux, le passage du /e/ au /a/, que l'on retrouve en dialecte normando-picard et *a fortiori* en cauchois, la réalisation des sons /a/, l'un postérieur et long, l'autre antérieur et bref, et enfin la palatisation des sons /k/ et /g/, etc.

### Encadré 3 : Protocole de la pré-enquête (entretiens)

*Accent : La personne qui parle a-t-elle un accent? Comment caractériser sa façon de parler (bizarre, agréable, normal,...) ?*

*Attributs socioprofessionnels : Quel est le métier de la personne qui a parlé? Quel type d'emploi pourrait lui convenir ?*

*Nationalité : C'est un Français?*

*Origine : Où est-il né? (ville, région pays, quartier...)*

*Niveau d'études : Quel diplôme peut avoir la personne qui a parlé? A-t-elle un bon niveau d'études?*

*Lieu de résidence : Où habite-t-elle? (campagne/ville, Rive gauche, rive droite...?)*

*Attributs personnels : Globalement, elle vous paraît agréable, sympathique, niaise, aburie....?*

**Particulièrement :**

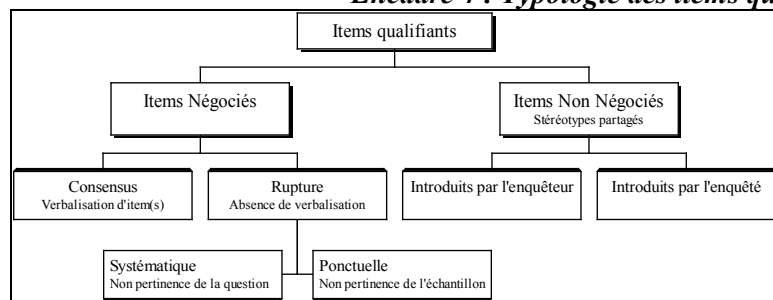
*Vous voudriez travailler avec lui/elle?*

*A quoi ressemble-t-elle/il?*

*Vous accepteriez de marier votre fils ou fille à cette personne (ou vous accepteriez de sortir avec elle/lui dans un endroit public?)*

Sur des axes d'évaluation donnés déclinant les appréciations possibles d'une forme (Encadré 3), le but était de faire produire par les locuteurs des évaluations sur la forme notamment de qualificatifs, d'items qualifiants sur les façons de parler qu'ils entendaient ; après validation<sup>18</sup>, ces mêmes termes ont été réutilisés dans la part quantitative de l'enquête.

### Encadré 4 : Typologie des items qualifiants



Globalement, la typologie, élaborée *a posteriori* pour rendre compte des faits dialogiques et dialogaux (Bulot T., 1994) évidemment présents dans ce type d'entretiens spécifiquement<sup>19</sup> engagés sur des attitudes (Encadré 4) , montre que l'on peut et que l'on doit intégrer le discours des enquêtés dans la construction de l'outil méthodologique.

<sup>18</sup> La validation des items s'est faite en trois temps : délimitation (réitération ou non réitération/ immédiate ou différée), pertinence thématique (dans la mesure où la réitération doit porter sur un même objet d'attitude) et mode de production (pour rendre compte de la cohérence de l'attitude).

<sup>19</sup> Voir à ce sujet l'article de Henri Boyer (1990) qui pose au-delà de la spécificité, l'autonomie du concept de *représentation sociolinguistique* le rapport au dialogisme bakhtinien dans ce type d'approche.

## ***La part quantitative : les questionnaires***

### *1.1.1 Faire produire les attitudes langagières*

La partie questionnaire (Encadré 6, en fin de chapitre) a été effectuée auprès de personnes dont l'échantillonnage est globalement resté le même que précédemment<sup>20</sup>. Le questionnaire soumis proposait de hiérarchiser les échantillons verbaux - préenregistrés sur bandes - sur des échelles évaluatives portant non seulement sur la reconnaissance ou non d'un accent, sa caractérisation, sa localisation, mais aussi sur des caractéristiques notamment socioprofessionnelles et socio-affectives. Les items retenus sont tous issus de la première investigation par entretiens. Les bandes évaluées étaient au nombre de cinq qui reprenaient sur les axes descriptifs précédemment évoqués, **des prononciations régionales d'un même matériel francophone (Encadré 5) :**

- 1) un « français immigration africaine » (FIA),
- 2) un « français immigration maghrébine » (FIM),
- 3) un « français rouennais courant » (FRC),
- 4) un « français rouennais normé » (FRN) et
- 5) un « français rouennais stigmatisé » (FRS).

### ***Encadré 5 : Textes lu/écoutés (Questionnaires)***

Les bandes préenregistrées pour la part quantitative du recueil des données ont été proposées aux locuteurs dans l'ordre suivant : des phrases distinctes lues l'une après l'autre (A), un texte initialement lu en sens inverse (B) et un dialogue joué par un seul témoin (C).

*(A) Ma mère, elle habite à Rouen*

*Son argent, elle l'a bien gagné et rapidement*

*Je te le dis deux fois, ça n'a rien à voir*

*C'est maintenant, tout de suite ou dimanche*

*L'autre est resté*

*Il y en a quatre*

*(B) pénitencier l'établissement à soir hier rendus sont se Rouen de camarades ses et Malandain Agnès.*

*(C) « Salut, ça va? »*

*« onais il faut pas se plaindre, et toi »*

*« Bah je dirais qu'il y a des jours avec et des jours sans »*

*« t'es pas garagiste? »*

*« euh, oui pourquoi? »*

*« Tu gagnes bien dans la région, non »*

*« C'est vrai, allez, bonjour chez toi »*

En fait il faut ajouter deux autres bandes qui sont à mettre hors course au profit de la méthodologie générale de ce type de recueil de données : d'une part une forme 'atypique' mêlant des marqueurs de formes locales et d'une communauté linguistique méconnaissable localement ; placée à l'initial du questionnement, la bande ainsi constituée (Français Rouennais Étrange/ FRE) a servi de 'mise en jambe' aux enquêtés. Et une autre bande mêlant des caractères locaux avec des marqueurs reconnaissables de l'appartenance à une zone d'oc. L'introduction de ces bandes est destinée à la fois à maintenir la vigilance des enquêtés et en même temps à leur proposer sur quelques items des contrastes sensibles : toutes les bandes ont pour une part une prononciation

<sup>20</sup> Si ne sont ici explicitement évoquées que les réponses des Rouennais, il faut savoir que l'enquête a porté sur des locuteurs non seulement de Rouen mais aussi de son agglomération et plus largement des villes normandes alentour. Sur l'ensemble, les stéréotypes de l'agglomération et des villes voisines viennent confirmer les stéréotypes dominants.

qui peut être entendue comme régionale. Un quart d'heure a été nécessaire en moyenne pour répondre sur ce premier enregistrement, mais la totalité de la passation n'a pas duré plus de 75 minutes.

Sachant que les axes d'évaluation sont présentés en sept cases polarisées<sup>21</sup>, la consigne initiale et exclusive donnée aux enquêtés a été de poser sur un chacun d'eux des signes + pour marquer l'accord, des signes - pour marquer le désaccord et un signe + ou - entouré (« O ») pour marquer l'engagement personnel ou normatif. Le sujet questionné a eu à se situer de la sorte sur un jugement d'opinion (en fait un comportement discursif) qu'il assume (+ ou - entouré), accepte (+) ou rejette (-). On comprendra qu'un sujet peut s'engager tant positivement que négativement sur un énoncé. Dès lors, chaque réponse au questionnaire (Encadré 6) est une itération discursive, c'est à dire l'énonciation d'une prise de position par rapport à l'objet social qu'est alors la perception d'une variation.

Cela permet de distinguer les trois niveaux d'analyse des attitudes langagières :

- (a) *accepter les jugements attribués à autrui*, jugements qu'on porte sur ce même réel social ; accepter ce qu'un autre dit du lien social par le signage en « + ». On parle alors d'*attitude d'acceptation* ;
- (b) *rejeter les jugements attribués à autrui*, jugements que porte autrui sur ce même réel social ; refuser ce que l'autre dit du lien social par le signage en « - ». On parle alors d'*attitude de rejet* ;
- (c) *assumer le jugement que l'on porte, via l'objet, sur autrui*, et s'engager dans une intention comportementale dans la forme du lien social avec cette autre personne, cette forme d'altérité, en focalisant sur une case de l'échelle évaluative par l'entourage d'une case « + » ou « - ». On parle alors d'*engagement normatif* respectivement *positif* ou *négatif*.

#### 1.1.2 Méthode de lecture des réponses

L'échelle évaluative est présentée sur un axe négatif/ positif dont les extrémités sont soit *non / oui*, soit des antonymes linguistiques (*désagréable/ agréable...*) ou discursifs référant à des réalités géographiques générales (*campagnard/ de la ville*), ou particulières (*rive gauche/ rive droite*). Les interrogations portant sur l'évaluation d'un couple antonyme posent peu de problème car la réponse valide ou invalide la part de catégorisation qui revient à chaque item : la question est du type :

---

*On entend parler de cette façon davantage dans*

La banlieue de Rouen        le centre ville de Rouen

---

Mettre par exemple « - » en -3 signifie le rejet d'un énoncé qui serait « on entend tout à fait parler de cette façon dans la banlieue de Rouen », un + en -2 signifie l'acceptation d'un énoncé qui serait alors « on entend plutôt parler de cette façon dans la banlieue de Rouen », etc.

Les interrogations méthodologiques portant sur l'assentiment ou la dénégation d'un « oui » ou d'un « non » supposent une explication. Lorsque l'on a une question du type :

---

*La personne entendue a un accent*

Non        Oui

---

Mettre « - » en case -2 signifie ne pas être d'accord avec ceux qui disent « non », c'est à dire que la personne entendue a plutôt un accent ; cela revient logiquement au même que de mettre un « + » en case 2. D'évidence si le contenu informationnel de ces deux réponses est identique, il en va autrement des attitudes.

Ce qu'il s'agit de mesurer est un aspect de la *latitude d'attitudes* : tout locuteur devrait évaluer de manière cohérente les objets qui lui sont proposés dans la mesure où les contenus informationnels correspondent. Cependant, les attitudes d'une personne ne sont pas figées, totalement négatives ou positives : il peut parfois avoir des attitudes contradictoires voire être

---

<sup>21</sup> Codées respectivement de gauche à droite -3, -2, -1, 0, 1, 2, 3



d'accord avec une partie seulement des évaluations attribuées à un objet. De ce fait, la latitude peut être faible parce que la cohérence est forte, ou bien elle peut être forte parce que la cohérence est affaiblie, voire faible ; elle s'analyse en termes de rupture, tension, contradiction pour les évaluations qui relèvent des fractures urbaines. En l'occurrence, sur l'enquête, la latitude d'attitude est très faible, tout échantillon confondu, pour les attributs autres que locatifs.

#### DENOMINATION DE L'ESPACE ET STRATEGIES IDENTITAIRES

Sur l'ensemble des évaluations, la hiérarchie posée par hypothèse lors de la mise en place de la recherche s'est trouvée confirmée : plus une forme est perçue comme marquée par rapport à l'image, à la représentation que le locuteur a de la Norme, plus elle est évaluée socialement en retrait. Par ailleurs que 'l'accent' soit indice de la structuration sociale ou de l'appartenance ethnique, l'attribution favorable part toujours de la forme normée (FRN), puis courante (FRC) puis stigmatisée (FRS) et suivent, différemment mais toujours aux marges de l'espace urbain, les formes ainsi marquées par une double signalétique sociale : l'appartenance ethnique et l'exacerbation de l'altérité (FIM et FIA). Ce qui est plus pertinent relève de la territorialisation, de la façon dont les Rouennais mettent en mots leur territoire social : sur la rive droite, ils sont les producteurs ou pour le moins les détenteurs du stéréotype dominant sur leur ville sans par ailleurs ignorer la diversité sociale qui prévaut sur leur propre rive ; sur la rive gauche, ils sont les cibles de la stigmatisation mais savent (nous avons eu affaire à des locuteurs avancés dans le cursus scolaire) ce qu'elle a de caricatural.

Dans les deux cas, le rapport au lieu, la topolectisation, gauchit, voire produit le discours normatif ambiant puisque tenir un discours sur sa ville est tenir un discours sur soi-même, mais aussi sur un semblable imparfait : celui-là est de Rouen mais d'un lieu de ville discriminant. En fait quatre paramètres forts doivent permettre de comprendre la tension inhérente à ce type de situation : le **caractère urbain** (car ne pas l'être signifie surtout l'impossible intégration à la communauté sociale), la **centralité** (car être du centre ville est associé à la normalité et à la prescription, la banlieue subissant ce discours), la **rouennité** (car être de Rouen impose la reconnaissance des pratiques langagières), et enfin la **polarisation** (car les deux rives s'opposent sur fond de ségrégation socio-spatiale).

#### *Les attitudes langagières des Rouennais : lieux croisés*

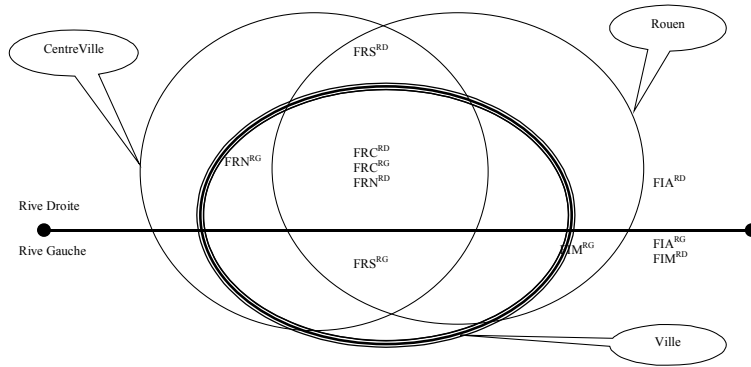
##### 1.1.3 *Figures des attitudes*

L'inscription d'une forme dans un ensemble (voir les figures 1, 2, 3 et 4) ou hors des limites ainsi construites (Rouen, Centre ville et Ville) signifie que les locuteurs ont positionné là telle ou telle forme. La localisation rive gauche ou rive droite est représentée par un axe signifiant l'un ou l'autre des lieux.

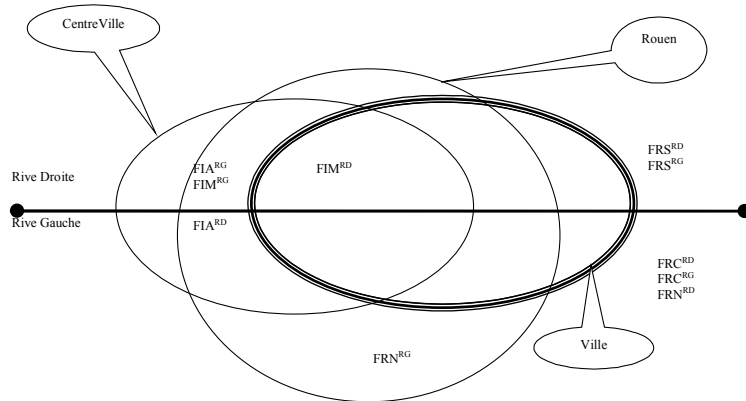
Chaque forme (FRN/ FRC/ FRS/ FIM/ FIA) relève par l'indication en exposant de RD ou RG des attitudes des locuteurs respectivement de la rive gauche ou de la rive droite de Rouen. L'inscription d'une forme dans une intersection d'ensembles montre la multiplicité des locations effectuées. Une forme positionnée hors d'un ensemble, ou d'une intersection d'ensemble demeure définie sur l'axe des rives.

Sont ainsi repris dans ces figures les quatre paramètres de la topolectisation rouennaise : l'urbanité ('Ville'), la centralité ('Centre Ville'), la rouennité ('Rouen') et la polarisation ('Rive Droite/ Rive gauche').

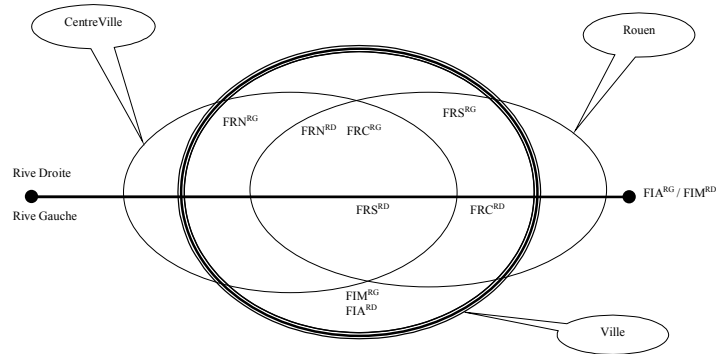
#### ***Figure 1 : L'attitude d'acceptation des Rouennais (j'accepte que l'on dise que cette forme est de tel lieu)***



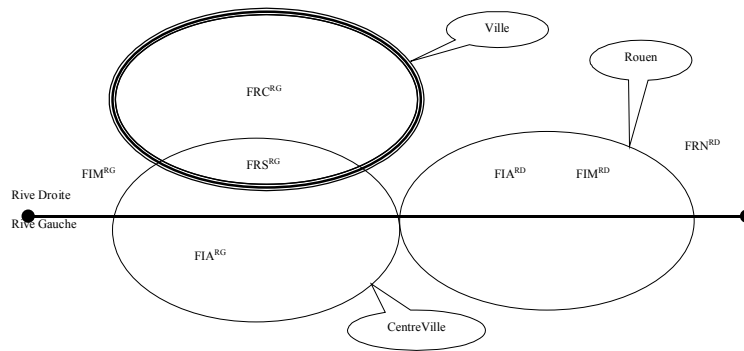
**Figure 2 : L'attitude de refus des Rouennais**  
*(je refuse que l'on dise que cette forme n'est pas de tel lieu)*



**Figure 3 : L'attitude d'engagement normatif positif**  
*(je m'engage avec ceux qui disent que cette forme est de tel lieu)*



**Figure 4 : l'attitude d'engagement normatif négatif**  
*(je m'engage avec ceux qui disent que cette forme n'est pas de tel lieu)*



#### 1.1.4 Rive gauche

Les habitants de la rive gauche catégorisent dans leurs diverses attitudes (Figures 1, 2 et 3) la forme normée ( $FRN^{RG}$ ) comme une forme urbaine et typique du centre ville et de la rive droite. Il est remarquable de constater que l'attribut 'Rouen' est exclu de cette évaluation :  $FRN^{RG}$  n'est pas rouennais. La distinction faite avec la forme plus courante ( $FRC^{RG}$ ) porte sur une autre exclusion : celle de l'attribut 'rive gauche'.

La tension se révèle sur les évaluations de la forme dévalorisée ( $FRS^{RG}$ ), à la fois parler urbain et forme quasi locale d'après les stéréotypes. Les locuteurs ne récusent pas les discours stéréotypés plaçant cette forme sur leur rive : elle est du centre ville, de la rive gauche, de la ville et de Rouen (Figures 1 et 2). Mais ils n'assument pas pour eux-mêmes (Figure 3) cette topolectisation puisqu'ils renvoient la forme stigmatisée sur la rive droite.

Les formes marquées ethniquement ( $FIM^{RG}$  et  $FIA^{RG}$ ) n'ont pas tout à fait la même évaluation. La première est très clairement placée rive gauche mais surtout exclue de la rive droite. La seconde située sur la rive gauche dans le discours d'autrui mais récusée en tant que telle dans le discours propre : en fait la caractéristique essentielle attribuée à cette forme est d'être absolument en dehors du centre ville (Figure 2 notamment).

L'attitude d'engagement normatif négatif (Figure 4) souligne la tension qui existe entre les deux sous-ensembles de la communauté sociale : la forme dévalorisée doit pouvoir être rive droite et en centre ville. Il est par ailleurs notable pour ce type d'attitude que la forme  $FIA^{RG}$  se retrouve ainsi assumée sur la rive gauche et que  $FIM^{RG}$  sur la rive droite.

#### 1.1.5 Rive droite

Les habitants de la rive droite placent la forme normée ( $FRN^{RD}$ ) dans le centre ville, rive droite et à Rouen tant pour rendre compte du discours d'autrui que de celui qu'ils sont prêts à tenir (Figures 1, 2 et 3). Il faut noter une tension forte sur l'attribut 'rive' : en effet, majoritairement placée sur la rive droite, cette forme est de la rive gauche pour un type d'attitude donnée : l'engagement normatif négatif (Figure 4) concerne ici une partie de la population qui relève des quartiers stigmatisés de la rive droite et fait cas d'un conflit sociolinguistique, d'un fait de minoration sociale excluant les quartiers populaires des usages normés du français.

La forme courante ( $FRC^{RD}$ ) est dans le discours d'autrui : urbaine, du centre ville, de Rouen et de la rive droite (Figures 1 et 2). Pourtant, l'attitude d'engagement normatif positif la place absolument sur la rive gauche de la ville, lieu de l'écart à la norme (Figure 3). C'est autour de la même contradiction que se construisent les attitudes  $^{RD}$  sur la forme populaire ( $FRS^{RD}$ ) : bien perçue comme une forme rouennaise et sans doute centrale,  $FRS^{RD}$  est tantôt de la rive gauche, tantôt de la rive droite (Figures 1 et 3).

Les formes marquées ethniquement ne sont pas amalgamées :  $FIM^{RD}$  est de la rive gauche tendanciellement, mais surtout exclue de l'espace urbain central rouennais. Le discours attribué à autrui fait état de  $FIA^{RD}$  sur la rive droite mais au-delà de Rouen et de son centre, tandis que les discours propres la placent sur la rive 'ethnique', la rive gauche.

### 1.1.6 Bilan

Ce qui ressort de ces indications, c'est que les stratégies identitaires des uns et des autres divergent selon l'appartenance à l'une ou l'autre des deux rives. En effet, il est notable que la rive gauche est davantage le lieu des formes perçues comme les plus en écart par rapport à la norme. Ce discours devient d'autant plus fort chez les tenants locataires de la norme : les habitants de la rive droite rejettent en totalité sur la rive gauche les autres formes que celle normée (qu'ils s'attribuent d'ailleurs) dès lors qu'ils assument leur propre jugement. D'une autre façon, ceux de la rive gauche excluent de leur espace social toutes les formes régionales non marquées ethniquement et vont encore plus loin, en isolant la forme normée, rejetée du caractère rouennais. On retrouve à ce niveau la difficulté d'ajuster l'identité prescrite (Camilleri C., 1996 : 85) avec la propre estimation des locuteurs : en situation de produire un discours sur l'identité sociale mêlant divers stéréotypes sur la langue et les lieux de ville, les Rouennais assument différemment la fracture urbaine spécifique à leur ville. Rive droite, ils produisent le stéréotype positif d'eux mêmes et le négatif des autres (ce dernier étant en partie repris par les locuteurs de la rive gauche), mais sont par ailleurs soumis à une réalité urbaine contraignante : reconnaître sur leur propre rive l'existence de locuteurs relevant en discours de la rive gauche. Rive gauche, l'on tente une réfutation du stéréotype, et sans doute davantage, l'intégration à la communauté sociale urbaine.

Le rapport entre les deux rives est de fait un rapport d'opposition complémentaire : il est facteur d'unité car il relève d'une identité urbaine fondée sur une épaisseur identitaire donnée et partagée, mais par ailleurs il est facteur de tension parce qu'il dispose au sein de la communauté ainsi caractérisée une pratique ségrégative relevant d'un socio-type du Rouennais. Dans ce double mouvement d'identification et de différenciation (Bres J., 1993 : 6), la mise en mots de l'espace social est effectivement celle d'une fracture urbaine posant des territoires distincts car hiérarchisés.

### ***Dire les lieux de sa ville***

#### 1.1.7 *Le centre ville et la banlieue*

En tant que partie d'un ensemble urbain complètement identifié, le centre ville, effectivement partagé inégalement entre la rive gauche et la rive droite est un lieu territorialisé différemment par les uns et les autres. Si les attitudes d'acceptation et de refus permettent de percevoir que la centralité urbaine est réservée aux seules formes non marquées ethniquement, l'attitude d'engagement (notamment positive car la négative n'est pas pertinente) rend compte d'une mise en mots de l'espace autrement sociale et plus encore socio-spatiale, dès lors que l'on s'attache aux attributs restant.

En d'autres termes, la localisation posée, quel est le stéréotype assumé sur l'autre, membre a fortiori d'une même communauté sociale, quelle altérité construit-on dans l'espace commun ainsi constitué par des attributs produits en discours et facteurs et/ou résultats de la hiérarchisation ? De plus, jusqu'à quel point la praxis linguistique joue-t-elle un rôle, dans la mesure où dire c'est produire du sens et de l'identité ?

Les stéréotypes développés sur le centre ville (Tableau 1) par les habitants de la rive droite reprennent la structure dyadique de la ville et l'on observe d'abord que la variété la moins normée (FRS) est la forme accentuée, qui est de même *le parler de Rouen*, et se trouve associée aux attributs les moins valorisants socialement (choquant, marqué populaire, bas niveau d'études, bas niveau social, statut subalterne) ; et ensuite que la variété normée (FRN) est assumée résolument par la valorisation que son usage présuppose.

**Tableau 1 : Mise en mots de l'espace : les formes dites du centre ville?**

<i>Si l'on est de Rouen Rive droite</i>		<i>Si l'on est de Rouen Rive gauche</i>	
Items évaluatifs			
FRN (D)	FRS(G)		FRN(D) FRC(D)

Non	Oui	<i>Accent</i>	Non	Non
Oui	Oui/non	<i>Agréable</i>	Non	Oui
Non	Oui	<i>Choquant</i>	Non	Non
Non	Oui	<i>Marqué</i>	Non	Non
Non	Non	<i>Étranger</i>	Non	Non
Non	Oui	<i>Sympathique</i>	Oui/non	Oui
Non	Non	<i>Agressif</i>	Non	Non
Oui	Oui	<i>Sûr de soi</i>	Oui	Oui
Non	Oui	<i>Populaire</i>	Non	Non
Non	Oui/non	<i>Niveau d'études bas</i>	Non	Non
Non	Oui	<i>Niveau social bas</i>	Non	Non
Non	?	<i>Activité manuelle</i>	Non	Non
Non	Oui	<i>Statut subalterne</i>	Non	Non
Non	Non	<i>En famille</i>	Non	Oui
Oui	Oui	<i>Dans la rue</i>	Oui	Oui
Oui	Non	<i>En public</i>	Oui	Oui

Pour les habitants de la rive gauche, la structure dyadique n'a pas de raison d'être parce qu'ils placent rive droite toutes les façons de parler qu'ils ne perçoivent pas comme issues des communautés exogènes. Ce qui est remarquable est d'abord de représenter un centre ville rive droite (et c'est alors presque un pléonasme) sans accent, de haut niveau social et d'études, et centre d'activités intellectuelles ; puis d'assumer pleinement un usage (en famille, dans la rue, en public) qu'ils localisent néanmoins sur la rive droite.

Du centre ville sont absolument exclues les formes issues de l'immigration : elles sont repoussées vers une banlieue tout aussi 'molle' dans ses limites. Toutes attitudes confondues et dans une quasi unanimité, la banlieue linguistique rouennaise est ethnicisée sur la base d'un non-centre-ville de la rive gauche.

#### 1.1.8 De la rive gauche à la rive droite : les lieux nommés

##### Les lieux

La rive droite et la rive gauche sont à dimension variable ; elles sont en fait non seulement un lieu géographique parfaitement connu et identifié, mais encore un lieu symbolique. Si sont écartées les dénominations déjà vues (Rouen, centre ville,...), quatre autres lieux de ville ont été évalués car nommés lors de la pré-enquête (deux d'entre eux concernent strictement Rouen (*Les Sapins* et *Saint-Sever*) :

- un lieu de la rive gauche ; il s'agit de *Rouen Saint-Sever*, quartier de Rouen reconnu comme étant le centre ville gauche ;
- trois lieux de la rive droite ; il s'agit de *Rouen Les Sapins* (renommés dans la signalétique urbaine locale, avec le quartier *Rouen La Grand Mare*, les Hauts de Rouen, quartier dit difficile ou en tout cas fortement stigmatisé), *Darnétal* (commune limitrophe où l'accent de Rouen a été placé dans les discours stéréotypés antérieurs) et *Bois-Guillaume* (commune résidentielle, ou dite telle, signe d'une aisance sociale stéréotypée).

##### Rouen-Les-Sapins

Le stéréotype dominant (Tableau 2) sur Rouen-Les-Sapins est l'affirmation du marquage ethnique des pratiques langagières ; même si l'on ne raisonne ici qu'en termes de tendances (un 'oui' signifie qu'une majorité seulement territorialise ainsi cette forme), il faut y voir un effet de la minoration sociale. Ce quartier appartient à la commune rouennaise mais a été associé à la rive gauche lors de la pré-enquête. C'est dire qu'il est exclu des représentations valorisantes des

Rouennais de la rive droite de la ville et concourt plus généralement à édifier un contre-socio-type au sein même de la ville (Begag A., 1994) : les pratiques langagières de ce quartier diffèrent peu des autres quartiers plus ou moins populaires de Rouen.

Les attitudes langagières des habitants de Rouen rive gauche sont très différentes à l'égard de ce lieu de ville (Tableau 3) : la seule forme admise (toujours en terme de tendance comme forme spécifique) est le rouennais populaire (FRS).

**Tableau 2 : Rouen Les Sapins (Locuteurs Rive droite)**

Formes/ lieux	Rouen Les Sapins (RD)	
	Engagement normatif	Attitude de refus et d'acceptation
<b>FIA<sup>RD</sup></b>	Oui	Oui
<b>FIM<sup>RD</sup></b>	Oui	Oui
<b>FRS<sup>RD</sup></b>	Non	Non
<b>FRC<sup>RD</sup></b>	Non	Non
<b>FRN<sup>RD</sup></b>	Non	Non

**Tableau 3 Rouen les Sapins (Locuteurs Rive gauche)**

Formes/ lieux	Rouen Les Sapins (RG)	
	Engagement normatif	Attitude de refus et d'acceptation
<b>FIA<sup>RG</sup></b>	Non	Non
<b>FIM<sup>RG</sup></b>	Non	Non
<b>FRS<sup>RG</sup></b>	Oui	Non
<b>FRC<sup>RG</sup></b>	Non	Non
<b>FRN<sup>RG</sup></b>	Non	Non

On trouve là une explication à la localisation de cette forme sur la rive droite (Figure 3) : il y a reconnaissance d'une pratique réelle et non pas seulement représentée. Une dernière remarque s'impose : les locuteurs des deux rives excluent du quartier les formes les plus normées de français.

### **Rouen Saint-Sever**

Le quartier Saint-Sever est lieu de passage entre le centre rive droite et la rive gauche, mais aussi plus largement entre les deux rives de l'agglomération. Il est nécessairement proche du centre rive droite d'autant plus qu'il se constitue également en centre commercial, culturel, administratif...

Les attitudes des locuteurs de Rouen rive droite sont relativement complexes (Tableau 4) : comme lieu de ville marqué par sa localisation, ces locuteurs dénie, dans le discours attribué à autrui, aux formes les plus normées d'y être situées mais semblent adopter une attitude similaire pour les formes marquées ethniquement ; de même ils y situent la forme populaire (FRS).

**Tableau 4 : Rouen Saint-Sever (Locuteurs Rive droite)**

Formes/ lieux	Rouen Saint-Sever (RD)	
	Engagement normatif	Attitude de refus et d'acceptation
<b>FIA<sup>RD</sup></b>	Oui	Sans polarisation
<b>FIM<sup>RD</sup></b>	Sans polarisation	Non
<b>FRS<sup>RD</sup></b>	Non	Oui
<b>FRC<sup>RD</sup></b>	Oui	Non
<b>FRN<sup>RD</sup></b>	Oui	Non

**Tableau 5 : Rouen Saint-Sever (Locuteurs Rive gauche)**

Formes/ lieux	Rouen Saint-Sever(RG)	
	Attitude de refus et d'acceptation	Attitude de refus et d'acceptation
<b>FIA<sup>RG</sup></b>	Sans polarisation	Oui
<b>FIM<sup>RG</sup></b>	Oui	Oui
<b>FRS<sup>RG</sup></b>	Oui	Oui
<b>FRC<sup>RG</sup></b>	Oui	Non
<b>FRN<sup>RG</sup></b>	Oui	Non

Pourtant ils reconnaissent à ce lieu, pour leur propre discours, une spécificité remarquable : on y parle presque tout... presque toutes les formes sauf le sociolecte dévalorisé. Il y a là manifestement tension entre l'espace socio-langagier perçu et l'espace socio-langagier vécu.

Les attitudes des habitants de Rouen rive gauche (Tableau 5) sont plus cohérentes dans la mesure, peut-être, où ce lieu leur est familier (*a contrario* les habitants du centre rive droite vont bien peu au quartier Les Sapins : c'est affaire de territoire social). Ils reconnaissent un discours excluant de cet espace les formes normées mais font état d'un 'plurilinguisme social' spécifique. Toutes les formes y sont employées.

### 1.1.9 Bilan : justifier la dominance

Il ressort de ces résultats que les stéréotypes produits par le groupe dominant (<sup>RD</sup>) servent d'une part à justifier la dominance : c'est bien sur la rive gauche que l'on parle mal et avec un accent, même si c'est également là que l'on peut reconnaître la forme identitaire. D'autre part, les dénominations plus précises (nom de communes ou de quartier) font état de lieux situés pourtant rive droite (Le quartier Rouen-Les-Sapins, La Grand Mare et Darnétal) mais récusent très fortement le quartier Saint-Sever situé rive gauche (Bulot T., 1998a). On peut y voir la difficulté d'assumer un sociotype (Bres J., 1990) posant la nécessité d'appartenir à un territoire sociolinguistique valorisé par l'emploi de la forme normée, de se savoir et de se construire face à l'autre comme membre d'un lieu valorisant (essentiellement un centre ville), et une autre contrainte : appartenir à une communauté sociale urbaine dont la forme identitaire est stigmatisée par son écart à la norme ; la rive gauche est alors l'ensemble des autres, l'ensemble des dominés non tels qu'ils sont réellement mais tels que l'on a besoin qu'ils soient pour savoir s'auto-désigner. Pour les habitants de la rive gauche, l'appropriation du territoire urbain procède d'une dynamique semblable : perméables aux stéréotypes dominants, ils rejettent d'abord sur la rive droite les formes qu'ils perçoivent comme les plus normées se plaçant alors dans un processus d'hétéro-dévaluation, mais enfin ils y placent également la forme identitaire par un processus complémentaire d'hétéro-évaluation.

#### CONCLUSION

Le parler de Rouen existe dans l'imaginaire linguistique des Rouennais comme l'un des éléments de leur identité *a fortiori* urbaine. Pour autant, cette identification pose problème parce qu'elle met en rapport l'aspect négatif de la forme : le parler dit de Rouen est de fait un sociolecte dévalorisé par rapport au standard régional. De fait, il s'agit en même temps de nier l'identification à la langue spécifiant la communauté tant pour autrui que pour soi-même, et de poser ce code (le rouennais) comme identitaire et incontournable d'un marquage quasi ethnique.

Cette situation toute paradoxale émerge des discours très fortement, mais fait sens dans la mesure où les faits linguistiques faisant objectivement défaut pour marquer trop évidemment les groupes urbains, les locuteurs rouennais renforcent, pour lui conserver un marquage identitaire fort, des traits corrélatifs à la langue (Manzano F., 1997) pour autant asseoir que dénoncer le paradoxe qui semble devenir le trait culturel dominant.

#### **Encadré 6 : Le questionnaire**

0.La personne entendue a un accent. Non <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> Oui
1.La personne entendue a un accent : désagréable <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> agréable
2.La personne entendue a un accent : campagnard <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> de la ville
3.La personne entendue a un accent choquant. Non <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> Oui
4.La personne entendue a un accent : d'ailleurs <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> de Rouen
5.La personne entendue a un accent marqué. Non <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> <input type="checkbox"/> Oui



- 6.La personne entendue a un accent étranger.  
Non         Oui
- 7.La personne entendue semble :  
antipathique         sympathique
- 8.La personne entendue est agressive.  
Non         Oui
- 9.La personne entendue est :  
timide         sûre de soi
- 10.La personne entendue vient :  
d'un milieu populaire         d'un milieu bourgeois
- 11.La personne entendue a :  
un bas niveau d'études         un haut niveau d'études
- 12.La personne entendue a un niveau social :  
bas         élevé
- 13.La personne entendue exerce un métier favorisant une activité :  
manuelle         intellectuelle
- 14.La personne entendue tient dans son métier un statut de :  
subalterne         responsable
- 15.Dans quelles situations pensez-vous pouvoir entendre parler ainsi  
En famille.  
Non         Oui
- Dans la rue  
Non         Oui
- Dans des prises de parole publiques  
Non         Oui
- 16.On entend parler de cette façon davantage dans :  
la banlieue de Rouen         le centre ville de Rouen
- 17.On entend parler de cette façon davantage :  
Rive Gauche         Rive Droite
18. On entend parler de cette façon davantage aux Sapins  
Non         Oui
- 19.On entend parler de cette façon davantage à La Grand Mare  
Non         Oui
20. On entend parler de cette façon davantage à Rouen Saint-Sever  
Non         Oui
- 21.On entend parler de cette façon davantage à Bois Guillaume  
Non         Oui
- 22.On entend parler de cette façon davantage à Darnétal  
Non         Oui